

XYZ. La revue de la nouvelle



Les absorptions

Nicolas Tremblay

Numéro 80, hiver 2004

Quand on aime...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3376ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2004). Les absorptions. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 51–58.

Les absorptions

Nicolas Tremblay

Lucienne renifle fortement, le filet de morve aspiré par sa narine gauche bloque ses voies respiratoires. Elle toussote un peu puis, entre deux raclements de gorge, essuie avec les manches de sa chemise les larmes qui naissent à ses yeux, derrière les verres complètement embués de ses lunettes épaisses. Un potage d'une consistance presque fangeuse mijote sur le feu d'une cuisinière, des vapeurs d'eau s'en échappent tandis que Lucienne brasse la mixture en ébullition avec une longue cuillère de bois. Des gouttes de condensation se forment sous son menton, pendues pendant un court moment à sa pointe arrondie (la forme est vieillie et usée), avant de tomber dans le potage pour se perdre et se mélanger au magma. Sous les cordes qui serrent son tablier à sa taille s'observe une traînée de sueur, époncée par le tissu de la chemise; probablement que transpire aux creux des bourrelets, aux aisselles et dans les autres plis de sa peau (l'entrejambe, la raie, l'arrière des genoux, etc.), semblable liquide organique.

Le dos voûté de Lucienne donne l'impression que sa tête, penchée vers l'avant, se détache du reste de son corps. Tout comme si on avait décapité Lucienne à la naissance, puis greffé le crâne à angle droit sur le haut de la poitrine plutôt que sur les épaules. Cette déformation osseuse, aggravée par le temps, indispose tout son métabolisme, sujet à des tensions contraires. Selon un plan très rudimentaire, l'ensemble de sa charpente entre dans deux cases rectangulaires mises côte à côte, en parallèle: dans la première boîte, la tête est superposée à distance des pieds, leur largeur est égale, c'est-à-dire que le nez et le bout des orteils touchent à la ligne gauche, tandis que le talon et les cheveux relevés en chignon touchent à la ligne droite; le reste de l'anatomie (les bras, le buste, la taille, le bassin et les jambes) occupe l'autre case, les fesses s'appuyant sur la ligne droite, tandis que les épaules s'affaissent de l'autre côté, sur la ligne gauche,

cédaient progressivement au poids de la tête qui tire tout à la fois vers la première case et vers le bas, comme le veut la gravité, niveleuse de par sa nature. Le corps ployé dessine une courbe si prononcée que les pieds, emportés par l'inclinaison extraordinaire des jambes, s'insèrent complètement dans la première boîte. La posture d'ensemble de l'anatomie a d'ailleurs un air fort simiesque et suggère l'idée que Lucienne se mettra, bientôt (c'est-à-dire peu avant d'entrer dans sa tombe), à marcher à quatre pattes, une fois qu'elle sera tombée pour de bon face au sol.

Après avoir goûté une cuillerée du potage, le personnage déplace sa masse de viande vers l'extrémité gauche du comptoir où une cuvette est encastrée (le fond troué — de la cuvette — est relié à un tuyau connecté à un système complexe de canalisations qui longe les murs de l'édifice sur plus de trente étages et descend profondément sous terre, où il intègre le réseau souterrain et labyrinthique de la municipalité). Lucienne, assoiffée, le gosier sec, ouvre le conduit d'eau froide du robinet. Le lavabo tremblote et émet un râle d'agonie similaire à celui du moteur d'une voiture qui étouffe. Enfin, après quelques dix secondes de ce drôle de manège, le conduit obstrué se libère et déverse un liquide bourbeux et malodorant dans le verre tendu sous la bouche du robinet. Avant de déglutir cette matière de fond d'égout, Lucienne se pince les narines de manière à atténuer le goût infect ainsi que les relents qui, à chaque fois, lui lèvent le cœur. Son estomac, pris de quelques soubresauts, résiste d'abord à l'invasion et, abdiquant peu à peu comme on cède à un ennemi trop tenace, commence finalement à résorber la matière ingurgitée. Lorsque la chose a été bien macérée dans la flore intestinale, des gaz comprimés — effets de la transformation chimique — s'échappent de son corps ; à ce moment-là de la digestion seulement, Lucienne entrouvre les lèvres et éructe. D'une certaine manière morbide, pense-t-elle, cette forme d'incubation a des méthodes de réussite qui s'apparentent à celles d'un enfantement : on garde en soi un certain temps quelque chose qui se transforme, puis on l'évacue quand c'est fin prêt.

Au moment du rot très guttural, la sonnerie du téléphone mural, accroché au-dessus de l'évier, retentit, émet trois à quatre coups stridents de drelin drelin. Une Jeannette demande une Lucienne. Le combiné, maintenu en place par une simple pression de la tempe et de l'oreille, s'enfonce dans la chair molle au creux de l'épaule de la deuxième femme. Quand Lucienne dit «Oui...», «Mmmm...», «Peut-être...», les plis disgracieux de son triple menton vibrent sous la poussée d'air comme un roulement de vagues. «L'eau, j'la fais pus bouillir d'puis longtemps, qu'ils aillent au diable.» Cette phrase conclusive est sortie tout droit des profondeurs abyssales de son ventre, quelque part très loin en elle dans ses conduits aérifères. Au même instant, du sang empourpre ses joues, et ses paupières se referment, laissant voir, sur ces bouts de peau amovibles, des veinules bleuâtres (leur ramification complexe rappelle celle de la plomberie, décrite plus haut quand se désaltérait le personnage). Bref, la conversation, du côté de Lucienne, a quelque chose d'une chorégraphie primitive. Elle est comme possédée des pieds à la tête, fondue dans son corps transformé sous un mode réductif en une simple caisse de résonance, en une grande peau de tambour. Son énergie nerveuse se concentre dans les battements de son tympan gauche, où se colle la partie acoustique du combiné, et dans ses poumons qui respirent des sons dans l'orifice de sa bouche après les avoir compressés dans le passage étroit de sa glotte. Une fois lancée l'imprécation à l'endroit probablement de quelques fonctionnaires non identifiés, imprécation qui met d'ailleurs fin à la discussion avec la Jeannette, Lucienne raccroche le téléphone et reprend son souffle. Un filet de salive tenace et gluant fait le pont, pendant un moment, entre la base du combiné et le coin droit de sa lèvre inférieure. La bave pendue en arc scintille sous les faibles reflets du jour passant par la fenêtre encrassée de la cuisine.

Une petite table ronde et deux sièges reposent au centre de la même pièce. Lucienne passe une bonne partie de son temps dans cet endroit, entre le comptoir, le four et la table où, après la préparation de la nourriture, elle s'assied pour résoudre les énigmes proposées par les mots croisés de son journal. À l'heure

fixe des repas (midi et 17 h), elle appelle son mari Gaston qui rédige des poèmes d'amour dans une autre pièce, le salon, séparé de la cuisine par les toilettes. D'ailleurs, le manque d'aération de l'appartement trop étroit laisse baigner constamment le lieu dans des effluves hétérogènes qui mélangent aux odeurs de nourriture — de chou bouilli plus particulièrement — celles d'excréments et de pets foireux. Gaston, lui, parle poétiquement à ce sujet de l'odeur de la mort quand, devenue trop tenace par temps de grande chaleur et de grande humidité, elle s'incruste dans vos vêtements et vos cheveux, s'infiltré entre l'os de votre crâne et votre cerveau à la manière d'une aura fétide. Il faut alors se secouer comme un vieux tapis poussiéreux pour se débarrasser de cette enveloppe malodorante. À l'épicerie du coin, le tenancier, un vieux Chinois, a déjà expliqué à Gaston que la seule façon de combattre ce séjour de l'enfer parmi les vivants, par temps de canicule, est de laisser dans les logis, pendus à des cordes, des cadavres de poisson en putréfaction. Cela dégoûte la mort elle-même, qui reste à distance. « Ce truc, tous les Asiates le connaissent, la preuve, il n'y a que les Blancs qu'on voit se secouer dans la rue comme des épileptiques assaillis par un essaim d'abeilles. » Mais Gaston a bien remarqué le bourdonnement omniprésent dans l'épicerie du Chinois, qui est assourdi à un point tel que des mouches lui sortent de la bouche entre deux clients sans que lui-même s'en aperçoive. Ce subterfuge oriental paraît bien bizarre à Gaston, il va sans dire.

Lucienne croit qu'il s'agit simplement ici de différences culturelles, reliées à des degrés de sensibilité olfactive, ainsi qu'à des conditionnements sociaux du sentiment de répugnance. Il y a, dans le personnage de cette vieille dame, un côté très intellectuel, capable d'un tel raisonnement. Disons donc, pour la cohérence narrative, qu'elle a fait, à son jeune âge, des études doctorales en anthropologie. Alors, penchée sur sa grille de mots croisés, le crayon suspendu en l'air, Lucienne, la tête dans les nuages, se demande quels rituels funéraires on pratiquait sous la Chine antique pendant que mijote son potage sur le feu. On les embaumait, on les momifiait, on les dépeçait, on les inhumait ou

on les brûlait-y, les dépouilles mortelles dans c'temps-là ? Pour seule réponse à cette interrogation historique, une série de borborygmes surgit du réseau intestinal de Lucienne. En même temps, une ombre passe au travers de ses yeux et les traits de son visage se décomposent. Un gaz s'échappe ensuite avec bruit de son anus. Elle a aussi des haut-le-cœur. Sa vue s'embrouille. Des sueurs froides lui mouillent le dos et glacent sa colonne vertébrale et l'ossature de sa tête. Elle rentre en quelque sorte dans un état de transe nauséuse qui lui fait oublier d'un coup ses mots croisés et la Chine antique. Ses troubles gastriques, d'une rare violence, ont l'effet, dans son mécanisme corporel, d'un sortilège vaudou ; son esprit ne commande plus ses gestes. La personne de Lucienne, que sa volonté a quittée, est possédée par des flatuosités, des secousses à la fois nerveuses, mystiques et telluriques qui la traversent de bord en bord. Une force centrifuge, localisée dans le bas du ventre, commande à sa chair, à ses os et à ses organes.

Vus de l'extérieur, plusieurs changements objectifs dans le corps de Lucienne s'observent, du genre de ceux qu'un peintre naturaliste pourrait représenter sur une toile. D'abord, il y a l'avant-bras droit, appuyé sur le bord de la table devant le journal ouvert. La chemise de toile rose à manches courtes laisse à découvert la peau mollement détendue par la cellulite et la détérioration graduelle de son système de régénération. Des pustules naissent sur l'épiderme et provoquent des démangeaisons ; en les grattant trop fort avec les ongles de ses doigts, on risque de briser la mince couche de peau renflée et alors, un pus jaunâtre s'écoule de la plaie. D'autres matières ont aussi été évacuées de ce corps inerte, notamment des déjections et des vomissures. On suppose — à cause de la position désarticulée du squelette — que Lucienne a été prise de convulsions avant de rejeter ses tripes sur les cases de sa grille de mots croisés. Quant au reste, on en devine l'horreur, suggérée par quelques empâtements aux couleurs variées mais ternes. Un jeu d'ombres et de lumières dissimule magnifiquement les éléments figuratifs qui provoquent le dégoût. C'est à peine donc si l'on discerne la souillure au travers

de la jupe de lin tressé de la femme, de même que la matière fécale dégoulinant sur ses gros mollets, revêtus de bas de soie d'une couleur brunâtre de circonstance, avant de s'étendre en flaques à ses pieds. La pénombre au sol laisse croire à de simples ronds d'un liquide vaseux sans reflet. L'angle selon lequel le corps est présenté nous cache entièrement le bras gauche, laissé sans vie sur le côté comme le pendule d'une horloge sans ballant. L'épaule fatiguée tient de peine et de misère ce bout de chair lourd et flasque ; s'il reste en place, c'est par l'effort ultime d'une main épuisée qui cédera bientôt quand la chose accrochée désespérément à ses doigts, rendus glissants à cause de la sueur, tombera finalement dans le gouffre. L'état de Lucienne se compare à celui d'un lépreux qui échappe un par un ses membres noircis par un bacille délétère. Cela a commencé d'abord par le stylo à bille, abandonné sur les pages du journal arrosées de vomis. Puis les lunettes ont chuté d'abord sur son nez, avant que la branche droite ne quitte, sous l'effet des soubresauts, l'arrière de l'oreille invisible sur la toile. La monture se cramponne en dernier recours à l'oreille gauche, dangereusement ployée, recroquevillée sur son lobe caoutchouteux. Ainsi, un verre correcteur fait face à une joue très blême et l'autre arrive vis-à-vis la bouche ouverte ; le souffle absent de Lucienne n'y fait par ailleurs aucune buée. On jurerait qu'elle est bel et bien morte. En effet, par un artifice de couleurs, la peau arbore un teint cadavérique, tirant sur le verdâtre dans les zones d'ombre ou sur un blanc spectral et laiteux là où des rayons de jour traversent l'image. Quant aux veines qui sillonnent la surface épidermique, on a choisi, pour suivre leurs parcours sinueux, un noir très dense et opaque, totalement indifférent à la luminosité.

Enfin, du temps passe. Mais rien n'a bougé en tant que tel dans la cuisine, sinon le potage qui devient, à force d'évaporation, de plus en plus compact. En y plongeant plusieurs fois une louche (on devrait plutôt écrire « en y enfonçant un ustensile comme une pelle dans la terre »), Gaston parvient à soutirer une partie de la mixture gommeuse, suffisamment pour emplir le fond de son bol. Il prend une cuillère dans le tiroir sous le

comptoir, près de l'évier, et la plante ensuite dans son potage. Elle y reste fichée bien droite, stabilisée dans un sol presque cimenté. En s'asseyant à la table, à sa place désignée, Gaston reste songeur, incertain de la composition de son ode à Lucienne, rédigée durant l'après-midi jusqu'au soleil couchant. Il avale distraitemment sa première bouchée. La motte se coince un certain temps dans sa gorge, puis descend progressivement dans son estomac, encouragée par des déglutitions répétées. Sa tête pelée est inclinée vers son bol fumant dont les arômes se confondent avec celles impures que dégagent le cadavre de Lucienne et les excréations de son organisme. Gaston tourne sa tête vers l'arrière et hume l'air, les narines bien arrondies, croyant que la poubelle en coin juste derrière lui, certainement remplie à ras bord, souffle une haleine empuantie par la décomposition avancée des ordures ménagères. Ou bien est-ce encore la tuyauterie embourbée qui recrache, pense-t-il ? Le cou pivote, remet la tête en place au-dessus de son bol, les os craquent ; un filet de lumière très pâle, un filet crépusculaire, éclaire le dessus du crâne de Gaston et les poils naissant dans le haut du dos et sur les épaules. Là où s'arrête la zone lumineuse commence la toison épaisse qui recouvre ses omoplates et déborde de tous les côtés de sa chemise blanche élimée, comme des taches de nuit proliférant sur sa peau. « Tu manges pas, Lucienne ? » dit-il tout en tendant le bras vers le panier en osier, laissé en permanence sur la table, pour se prendre une poignée de biscuits au bicarbonate de soude. Ses doigts rencontrent alors des objets carrés pâteux, enrobés d'une couche gluante et visqueuse. Laissés trop longtemps à l'air libre, suppute-t-il, les biscuits ont perdu leur fraîcheur, tout leur croquant. Qu'importe puisqu'il leur creuse toujours un trou dans son potage, comme on le fait pour un mort dans un cimetière, et qu'il les enfouit sans trop de cérémonie. À la fin du repas, il a ainsi de la glaise prise entre les dents, et une odeur de corps embaumé dans la bouche. Les biscuits, il les aime par ailleurs avec un goût de nature en eux, qui rappelle le crottin bon pour la semence ou le légume frais et terreux, à peine arraché du jardin, qu'on avale sans le rincer préalablement.

Une fois le potage tout englouti, et ce, non sans effort, Gaston — comme à chaque soir après le souper — retire le papier maintenu entre sa ceinture et ses bourrelets, tout près de la fente de ses fesses, se racle fortement la gorge, et s'apprête à lire ses vers écrits à la louange de Lucienne. Aujourd'hui, il doit d'abord ouvrir le commutateur, car la cuisine est plongée dans les ténèbres ; l'appel de la femme n'étant jamais venu à l'oreille du poète, l'heure du repas a été outrageusement dépassée, c'est le crépuscule qui a éveillé la faim dans son estomac. L'ampoule, sur le point de griller, crépite, et éclaire par intermittence le corps éteint en face de Gaston. Ce que l'homme voit de sa femme lui glace le sang ; un picotement lui parcourt le dos jusqu'à l'anus. Puis la lumière crève, totalement. On pourrait dire, en quelque sorte, selon un cliché littéraire bien éculé, que c'est en pâmoison que tombe Gaston, le visage en plein dans son bol, à genoux sur le plancher froid de la cuisine. Ce serait une manière implicite d'admettre que la vérité nous demeure inconnue. Que nous ne savons rien de l'épidémie qui, tranquillement, décime la ville, et de cette mort que charrie l'eau impure et viciée. (Un plan d'ensemble, aérien, sur l'immeuble à plusieurs étages donnant sur l'appartement des personnages, montrerait, au travers des multiples fenêtres, la répétition simultanée et presque identique de cette scène de ménage, un tantinet macabre, méticuleusement racontée ici. On assisterait alors à un ballet de morts.) En s'attardant encore sur le couple d'amoureux, question de s'endeuiller véritablement, on pourrait arracher des doigts raidis du poète une feuille noircie de caractères et de gribouillis. Le titre du texte, visionnaire, « Ode à Lucienne, mon Eurydice », illuminerait pendant un moment la pièce nauséabonde. Comme une épitaphe qui assure la pérennité des âmes quand il ne reste sous la terre qu'un tas de larves grouillant sur des squelettes.